Dossier de presse

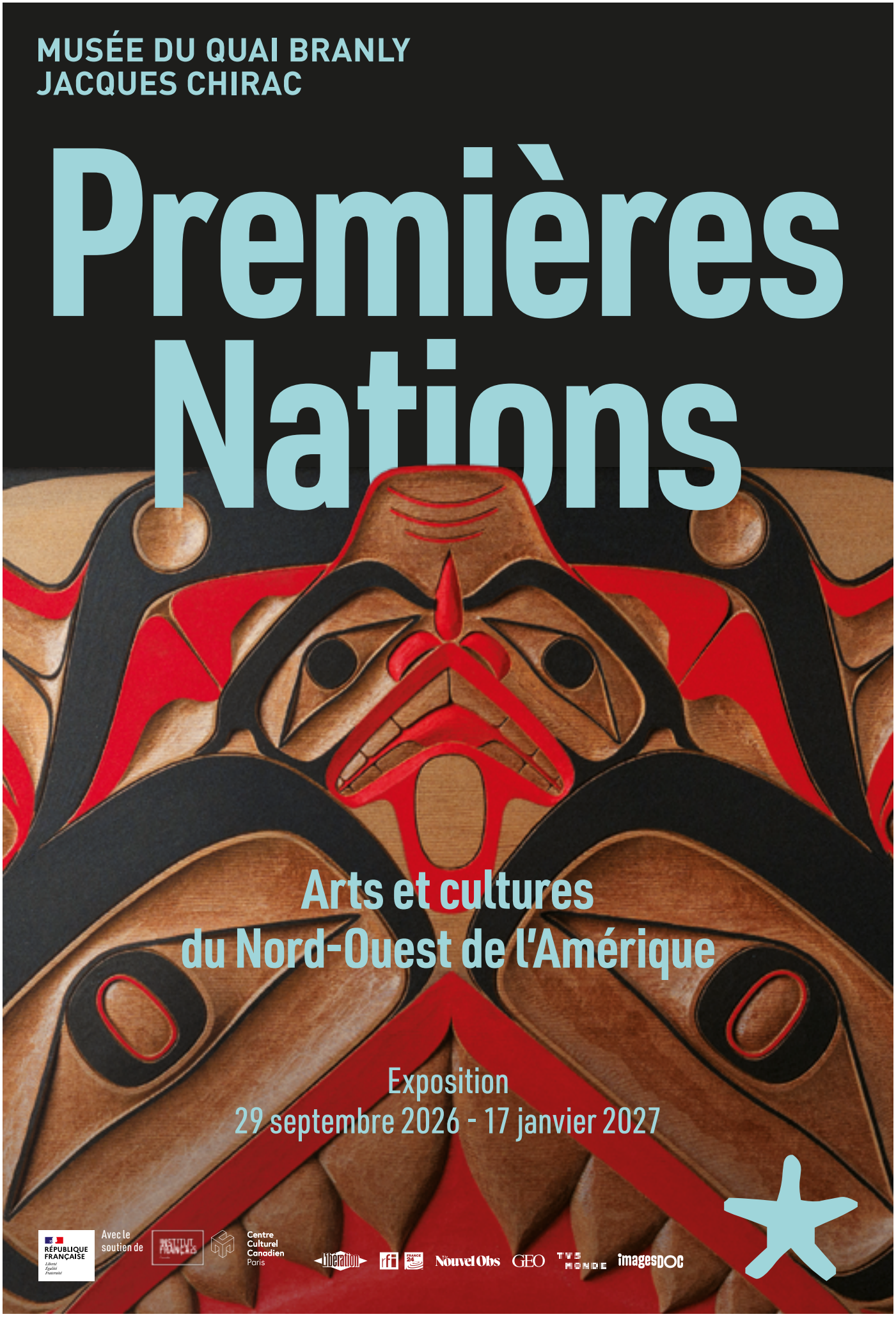
MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

Exposition temporaire / Galerie Jardin
Du 29 septembre 2026 au 17 janvier 2027

PREMIÈRES NATIONS. ARTS ET CULTURES DU NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE

MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

Premières Nations



Arts et cultures du Nord-Ouest de l'Amérique

Exposition
29 septembre 2026 - 17 janvier 2027

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

Avec le soutien de

Centre Culturel Canadien
Paris

Libération · rfi · France 24 · Le Nouvel Obs · GEO · Le Monde · imagesDOC

Coffre à motif de requin © Jay Simeon, photo Melissa Bermudez © Graphisme : H5

SOMMAIRE

05 **Éditorial d'Emmanuel Kasarhérou**

Parcours de l'exposition

07 **Introduction**
Les voix des masques

09 **1 – Les premiers humains**
Origine des Premières Nations
Une relation étroite avec la nature

12 **2 – Contacts étrangers et bouleversements**
L'incursion britannique de Francis Drake
L'expédition russe de Vitus Bering
Juan Pérez chez les Haïdas
James Cook chez les Nuu-Chah-nulth
La Pérouse et les Tlingits
À la recherche de l'or soyeux

15 **3 – Peuples et modes de vie (19e-20e siècles)**
Au rythme des saisons
Organisation sociale
Des maisons et des noms
Afficher ses droits, ses richesses et ses privilèges
Mariages et alliances
Funérailles
Guerres et captures
Pilier de maison gwa'sala (Kwakwa̱ka̱'wakw)
Les cérémonies du *potlatch*
Mât de James Hart
Cuivre vivant
Potlatch après 1849
Interdiction du *Potlatch*
Dałdałaga̱mł – Masque qui s'ouvre
Le temps des épidémies
Génocide culturel dans les pensionnats autochtones

28 **4 – Le monde spirituel**
Domaines et zones cosmiques
Êtres-esprits
Cérémonies hivernales
Sociétés secrètes – Hamatsa
Soi et l'Autre – les voies des masques
Chamanisme
Quête de pouvoirs
Efficacité symbolique
Sorciers
Le tabac

34 **5 – Artisanat et créations contemporaines**
Cape Chilkat
La vannerie
Le bois plié
Art pour le commerce
Charles Edenshaw
Bill Reid
Bill Reid à Paris
Célébrer une tradition Vivante
Michael Nicoll Yahgulanaas – « Les Carnets de Daalkaatlii »
Mât K'ëigit (wet'suwet'en)

40 **Autour de l'exposition**

42 **Commissariat**

43 **Informations pratiques**

44 **Contact presse**

ÉDITORIAL

Certaines œuvres invitent sans attendre les visiteurs à un déplacement du regard. Leur évidence formelle, la rigueur de leurs motifs, la précision de leurs tracés ouvrent certes sur une esthétique, mais engagent surtout des appartenances et des récits. À travers l'exposition « Premières Nations. Arts et cultures du Nord-Ouest de l'Amérique », cette densité culturelle apparaît avec une force particulière.

Entre l'océan Pacifique et les forêts pluviales de l'intérieur des terres, une étroite géographie a accueilli des sociétés nombreuses, diverses, longtemps établies et fortement interconnectées. Les mouvements, les alliances et les circulations de biens ont façonné une organisation sociale structurée autour de villages, de clans et de lignages, dont les relations s'inscrivent et s'élargissent dans une continuité régionale.

Au cœur de cet ensemble, les formes visuelles occupent une place fondamentale. Elles apparaissent sur les corps, les vêtements, les objets du quotidien, l'architecture, les mâts sculptés ou les instruments cérémoniels. Leur fonction excède largement la simple représentation iconographique. Elles dévoilent des filiations, attestent des droits, donnent corps à des mythologies, structurent la mémoire collective. C'est tout un vocabulaire graphique qui, ainsi déployé, se lit plus qu'il ne se regarde.

À partir de la fin du 18e siècle, l'arrivée des Européens introduit de nouveaux rapports de force et bouleverse profondément les structures sociales. L'importation de maladies infectieuses, les chutes démographiques, les interdits, les violences, les politiques coloniales et étatiques du Canada nouvellement créé perturbent irrémédiablement les vies communautaires et les régimes de valeurs ancestraux.

Dans ce contexte, les pratiques artistiques et cérémonielles connaissent des recompositions successives. Les dernières décennies ont vu s'affirmer un mouvement de reprise et de réélaboration porté par des artistes et des communautés qui réinvestissent ces traditions tout en les inscrivant dans des formes contemporaines.

L'exposition rassemble des œuvres issues de ces différentes temporalités. Elle met en relation des productions anciennes et des créations récentes afin de rendre perceptible la continuité des systèmes de représentation et éclaire également les tensions historiques qui ont affecté ces sociétés, ainsi que les dynamiques de résilience et de transformation qui les traversent.

La présente publication prolonge ce travail. Elle invite chaque visiteur à se connecter à des arts qui organisent des mondes sociaux, à lire des images qui structurent des mémoires, à considérer des objets qui continuent de porter des usages et des significations actives.

Je tiens à remercier et féliciter les commissaires de cette exposition, Steve Bourget, responsable des collections Amériques du musée du quai Branly – Jacques Chirac, et Nika Collison, directrice du Haida Gwaii Museum au Canada, pour leur capacité à sublimer la complexité des sociétés qu'ils présentent et à mettre en regard la beauté de leur art et la rigueur de leur organisation.

Il me reste à exprimer ma profonde gratitude aux nombreux prêteurs, institutions publiques et collections privées, en France, en Europe et au Canada, qui, par leur générosité, ont rendu possible cette exposition.

Le parcours ainsi proposé ouvre un espace de réflexion sur les manières de décrire, de montrer et de transmettre. Il engage une attention soutenue aux formes et aux récits qui composent ces sociétés nord-américaines, et rappelle la nécessité de penser les œuvres dans la continuité des relations qui les fondent.

Emmanuel Kasarhérou,
Président du musée du quai Branly – Jacques Chirac

INTRODUCTION

Les Premières Nations du Nord-Ouest de l'Amérique regroupent les premiers occupants de cette vaste région. Leur histoire et leur trajectoire culturelle sont uniques au monde : peuples sans écriture, mais dont les arts visuels relèvent de la science des signes ; populations sédentarisées et horticoles, mais sans la pratique de l'agriculture ni l'usage de la céramique ; sociétés villageoises, mais dont les structures sociales, politiques et spirituelles sont comparables à celles des premières sociétés complexes d'Amérique, d'Asie ou d'Europe. Cette exceptionnalité – tant du point de vue de l'organisation sociale que du modèle de résidence – est due en partie aux extraordinaires conditions écologiques de la région, ainsi qu'à de vastes et complexes réseaux d'échanges sociaux, soutenus par de nombreux traits communs.

Si les premiers occupants de la région sont souvent qualifiés, de façon un peu trop caricaturale, de « peuples du saumon », il n'en demeure pas moins que la profusion de ce poisson, associée aux richesses offertes par les fleuves et les océans tels que les poissons-chandelle, les coquillages, et la multitude des mammifères marins, ainsi que les ressources terrestres des riches forêts aux cèdres géants, leur ont permis de développer un mode de vie et de pensée d'une grande originalité. Avant la colonisation et le choc bactérien introduit par les maladies européennes, cette région était l'une des plus densément peuplée d'Amérique du Nord.

En racontant le parcours prestigieux, parfois douloureux, des groupes humains de cette partie du monde, cette exposition vise à célébrer leur trajectoire d'hier à aujourd'hui.

Les voix des masques

Les masques portent les voix d'innombrables cultures qui ont transmis, à travers eux, des valeurs ancestrales, des convictions spirituelles et bien d'autres savoirs. De toutes les pratiques rituelles, l'usage du masque comme moyen de transformation et d'incarnation est certainement le plus répandu. Pourvu de fonctions et significations multiples, il est toujours intimement lié aux intérêts et aux préoccupations spécifiques d'un groupe telles que les étapes de la vie. Paré de ce nouveau visage souvent sculpté dans le bois, l'être humain s'efface pour incarner la joie, la haine, le monde des esprits et les considérations politiques et sociales. Le masque permet ainsi de rendre visible et perceptible dans le monde humain ce qui ne peut être exprimé autrement.

Chez les Premières Nations de la côte nord-ouest, les masques donnent forme aux grandes valeurs et croyances de chaque communauté : l'origine du monde et du cosmos, l'autorité des chefs et l'histoire des clans et des lignages, les liens entre les chamanes et le monde des esprits, ainsi que les rites d'initiation dans les sociétés secrètes.

Masque anthropomorphe à transformation. Culture haïda, Colombie-Britannique, Canada, 19e siècle. Bois sculpté et peint (cèdre), fibres, métal. Don Aube Breton-Elléouët et Oona Elléouët © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

Masque représentant un visage avec des motifs rouges ou noirs, en forme d'ailes déployées autour des yeux et de plumes sur les joues. Sur le front, un grand dessin central apparaît partiellement strié de fines lignes entrecroisées. L'intérieur du masque est appareillé de tenons et de ficelles permettant d'actionner les yeux et la bouche.

Des croissants de lune sont peints sur les tempes et sur les globes oculaires, apparaissant quand les yeux sont clos, marquant l'alternance du jour et de la nuit et entre l'éveil et le sommeil. Ces masques articulés rappellent les exploits des héros mythiques ou accompagnent des cérémonies hivernales à caractère initiatique.

LES PREMIERS HUMAINS

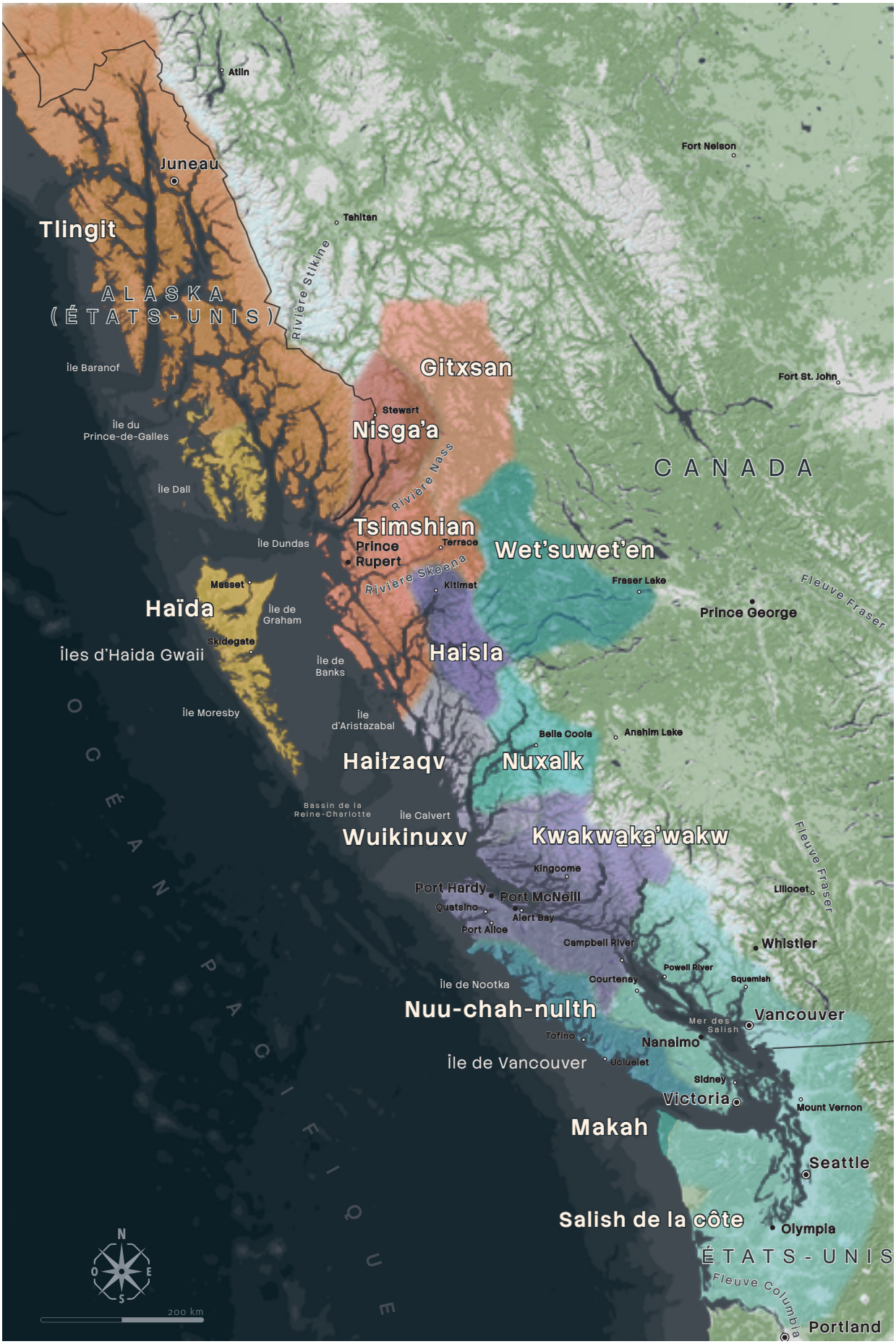
Bien que l'archéologie ne permette pas encore de remonter aussi loin, il est probable que les premiers groupes humains soient arrivés le long des côtes du Nord-Ouest peu après la fin de la dernière période glaciaire, il y a quelque 20 000 ans. À mesure que les glaces se retirent, la flore et la faune regagnent progressivement ces territoires, suivies par les populations migrantes et les nombreuses espèces animales. La stabilisation des écosystèmes de cette grande région va de pair avec le formidable développement social et économique des premières sociétés qui s'y installent. Selon l'hypothèse dite de la « route du Varech », certains groupes auraient progressé par voie maritime le long des côtes du Pacifique Nord en exploitant les forêts littorales de varech, les estuaires et autres écosystèmes abritant d'abondantes ressources aquatiques et terrestres.

Le mode de vie sédentaire en village, observé lors des premiers contacts avec les Européens, est déjà solidement établi dès le début de notre ère, il y a près de 2 000 ans. Il repose sur l'exploitation des ressources marines, la chasse et la cueillette, ainsi que sur un système économique basé sur l'accumulation et le stockage de denrées, en particulier les poissons. Cette capacité à accumuler des réserves favorise l'organisation politique, les pratiques rituelles, le développement des arts et de l'artisanat.

Origine des Premières Nations

« Ces nouveaux venus ont apporté avec eux, depuis l'Eurasie, certaines croyances spirituelles qui ont perduré sous diverses formes au fil des millénaires – et qui, par endroits, subsistent encore aujourd'hui. À l'instar d'autres peuples à travers le monde, les Premières Nations de la côte nord-ouest concevaient l'existence d'un monde au-delà de la réalité quotidienne. La plupart ne reconnaissaient pas de système formel de divinités, mais croyaient plutôt en des êtres peuplant les forêts, le ciel et la mer. Selon leurs traditions, les êtres humains avaient été créés dans un passé lointain par l'intervention de l'une ou l'autre de ces entités surnaturelles. Chez les Haïdas, par exemple, le Corbeau — figure du « fripon divin » (trickster) et ordonnateur du monde — découvrit les hommes dans une coquille de palourde à un endroit précis ; plus tard, il créa les femmes en lançant un chiton (mollusque) sur certains de ces hommes. Aujourd'hui, certains peuples de la côte du Nord-Ouest soutiennent que ces récits indiquent que les autochtones n'ont pas traversé la Béringie pour rejoindre les Amériques, mais qu'ils ont été créés sur place. »

Aldona Jonaitis, *Art of the Northwest Coast*, University of Washington Press, 2006, p.2-3



Grâce au mécénat d'Esri France
Kevin Prieur, Gaspard Costa-Allannic, 2026
© Esri France

Les Tlingits, le groupe le plus septentrional, occupent la côte méridionale de l'Alaska. Plus au sud, vivent les Haïdas dans l'archipel des Haida Gwaii et dans une partie du sud-ouest de l'Alaska, tandis que les Kaigani résident dans l'archipel du Prince-de-Galles. À l'intérieur des terres résident les Wetsuwet'en et les Tsimshian, établis dans les vallées des fleuves Nass et Skeena au sud desquelles vivent les Nuxalk. Sur les côtes nord-ouest, nord et nord-est de l'île de Vancouver, ainsi que sur une partie du continent, se répartissent les peuples de langues wakashanes : au nord les Haisla (xʷáʼisla), les Haiłzaqv et les Wuikinuxv ; au sud, les Kwakwaka'wakw qui occupent la côte nord-est de l'île de Vancouver et la côte continentale qui lui fait face. Sur la côte occidentale de l'île de Vancouver résident des groupes Nuu-chah-nulth. Enfin, le sud-est de l'île de Vancouver et le continent voisin sont occupés par les Salish de la côte et les Salish de l'intérieur, dont le territoire s'étend jusqu'au fleuve Columbia.

Une relation étroite avec la nature

L'eau salée et l'eau douce sont omniprésentes dans le Nord-Ouest et ces environnements ont toujours constitué les sources majeures d'approvisionnement ainsi que les voies de circulation principales. Une grande variété de mammifères marins habite en haute mer et le long des côtes : des baleines, des orques, des marsouins, des otaries, des phoques, ainsi que des loutres de mer et de rivière. Le flétan et le hareng sont les principaux poissons marins de la région. Plusieurs fleuves de la côte sont le lieu d'importantes migrations de saumons et de poissons-chandelle. L'huile issue de ce poisson constitue un élément très prisé du régime alimentaire des autochtones.

Une grande variété de mammifères terrestres est présente dans l'ensemble de la région. Parmi eux, les ours, les cervidés, les rongeurs, les caprins, les batraciens et les reptiles. Du côté des oiseaux, on dénombre environ 360 espèces incluant le pygargue à tête blanche, le grand corbeau, le grand héron, l'huîtrier de Bachman, le grand pic et la bernache du Canada. Les terres sont couvertes par une vaste forêt pluviale tempérée côtière, où poussent notamment la pruche de l'Ouest, le thuya géant, le cèdre jaune et rouge, le pin tordu, l'épinette de Sitka et les différentes espèces de sapins.

CONTACTS ÉTRANGERS ET BOULEVERSEMENTS

Lors du contact avec les Européens au 18e siècle, au début de la colonisation et d'un profond bouleversement culturel, la côte nord-ouest d'Amérique est habitée par plusieurs peuples partageant le même mode de vie et parlant une quarantaine de langues distinctes. Répartis sur environ 1 800 kilomètres de littoral, ils occupent de multiples villages organisés en clans exogames (dont les membres doivent se marier en dehors de leur propre clan) et souvent matrilinéaires (quand l'appartenance se transmet par la mère). Les noms des clans – Corbeau, Aigle, Loup ou Ours – dépassent largement le cadre du village et témoignent des liens étendus entre les communautés qui sont fondés sur le partage de savoirs, de croyances et de ressources.

Les premiers Européens de la région ne sont plus seulement issus des explorations. Dans le Pacifique Nord, Russes, Espagnols et Anglais prennent part au premier grand réseau d'échange mondial de l'histoire. Au même moment, du côté de l'Atlantique, le commerce triangulaire et la traite des esclaves sont en plein essor et relient déjà l'Europe, l'Afrique et les Amériques.

Sur la côte nord-ouest, un autre vaste circuit commercial se met en place : les Premières Nations fournissent de gré ou de force aux Européens des fourrures, principalement de loutres de mer. Elles sont vendues ou échangées en Chine contre du thé, des soieries, des épices et de la porcelaine, qui seront à leur tour commercialisés en Amérique et en Europe.

L'incursion britannique de Francis Drake

La navigation autour de la terre de Francis Drake, entre 1577 et 1581, marque la première incursion européenne dans cette région. Corsaire et espion de la reine Élisabeth Ire, il décide, après avoir arraisonné deux galions espagnols chargés d'or, d'argent et de pierres précieuses le long de la côte du Pérou, de rentrer en Angleterre en passant par l'hypothétique passage du Nord-Ouest. Certains soutiennent qu'il aurait navigué jusqu'à l'île de Vancouver et peut-être même jusqu'en Alaska avant de rebrousser chemin en 1579 à cause du froid et des conditions climatiques. Les tenants de cette thèse affirment que toute la confusion autour de ce voyage serait due au secret exigé par la reine afin d'empêcher les Espagnols de découvrir l'étendue véritable de l'exploration de Drake. Sur le chemin du retour, Francis Drake fait escale en Californie à environ 50 kilomètres au nord de l'actuelle ville de San Francisco et prend possession de cette terre pour le compte de la couronne anglaise, qui sera nommé la Nouvelle-Albion, avant de traverser l'océan Pacifique, puis de contourner le continent africain.

L'expédition russe de Vitus Bering

Sous l'impulsion de Pierre le Grand (1672-1725), tsar de Russie, trois expéditions majeures russes entreprennent de documenter la région du Pacifique nord à partir de 1732. Leurs missions sont de cartographier, d'évaluer les ressources économiques et humaines et d'établir la souveraineté russe sur ces territoires. D'origine danoise, Vitus Bering fut en 1741, lors de sa deuxième expédition dans le Pacifique nord, le premier à rejoindre la côte nord-ouest du continent américain et à prendre contact avec des groupes autochtones, probablement d'origine inuite.

Au retour, Bering traverse le golfe de l'Alaska, mais tombe gravement malade. Il meurt le 19 décembre 1741 sur une île inhabitée près de la péninsule du Kamtchatka, qui porte aujourd'hui son nom. Bering n'est pas le seul à s'aventurer dans la région depuis la Russie. Avec Alekseï Chirikov, qui commande le second navire de l'expédition, il contribue à préparer l'implantation russe en Amérique du Nord en révélant les extraordinaires possibilités du commerce des fourrures dans les îles Aléoutiennes et en Alaska.

Juan Pérez chez les Haïdas

Afin de contrer les velléités russes dans la région et d'affirmer la présence de la royauté espagnole dans le Nord-Ouest, le capitaine Juan Pérez reçoit l'ordre de se rendre jusqu'au 60° de latitude nord afin d'y ériger une croix et de prendre possession de la région. À bord de la frégate *Santiago*, d'une trentaine de mètres de longueur, il quitte Monterey et fait voile vers le nord le 11 juin 1774, avec un équipage d'environ 80 hommes. Ils atteignent la pointe nord des îles de Haida Gwaii le 18 juillet. Juan Pérez ne peut ni jeter l'ancre ni débarquer en raison des vents violents, de la pluie et du froid : il navigue dans les environs pendant quatre jours tout en consignant les premières observations européennes sur les Haïdas venus commercer. Le 21 juillet, en raison de vents violents et d'une faible réserve d'eau, le capitaine renonce à poursuivre sa route et décide de retourner à Monterey. Bien qu'il fût l'un des premiers à rencontrer les habitants et à cartographier la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, Juan Pérez ne réussit ni à débarquer, ni à accomplir les actes de possession.

James Cook chez les Nuu-Chah-nulth

Lors de son troisième voyage dans le Pacifique, le capitaine Cook approche la côte nord-ouest le 7 mars 1778, près de la baie de Yaquina, en Oregon. À la recherche du passage du Nord-Ouest, il poursuit sa route vers le nord. Pris dans une tempête, il fait escale à Nootka Sound afin de réparer et de réapprovisionner ses deux navires, le *Resolution* et le *Discovery.* L'expédition y passe ainsi la majeure partie du mois d'avril. Les Nuu-Chah-nulth commercent activement avec l'équipage, en quête avant tout de métal. Ils possèdent déjà des objets en laiton et en argent, probablement acquis auprès des Espagnols. Les membre de l'équipage échangent de nombreux objets métalliques – boutons, poignées de tiroir, bouilloires – contre divers objets et des peaux de loutre de mer. Cook note dans son journal la remarquable qualité de ces fourrures, et souligne que l'équipage « les apprécie beaucoup ». Après la mort de Cook à Hawaï le 14 février 1779, l'expédition s'arrête à Canton (en Chine), où les peaux de loutre de mer sont revendues à des prix exceptionnellement élevés (120 dollars pièce), bien au-delà du prix obtenu par les Russes à la frontière de la rivière Amus, entre la Chine et la Russie.

La Pérouse et les Tlingits

Sous l'impulsion du roi de France Louis XVI, le capitaine Jean-François de Galaup, comte de La Pérouse entreprend la circumnavigation du globe à bord de deux navires. L'*Astrolabe* et la *Boussole* quittent Brest le 1er août 1785 et font escale au Chili, à l'île de Pâques, à Tahiti et à Hawaï avant d'atteindre la baie Lituya, au sud-est de l'Alaska le 2 juillet 1786. La Pérouse est le premier Européen à explorer cette partie de la côte nord-ouest et lui donne le nom de Port des Français. Les navires y restent dix-sept jours. Les descriptions que La Pérouse donne des Tlingits de Lituya constituent les passages les plus vivants de son récit de voyage. Il parle d'hommes et de femmes plutôt minces, grands comparés aux Inuits qu'il avait vus quatre ans plus tôt lors d'un voyage dans la baie d'Hudson.

Deux ans après leur départ de la côte nord-ouest, alors qu'ils font route de Botany Bay en Australie vers la France, les deux navires de l'expédition, l'*Astrolabe* et la *Boussole*, coulent au large de Vanikoro, l'une des îles Salomon. Il n'y aurait eu que quelques survivants.

À la recherche de l'or soyeux

« Nous les avons tués inutilement uniquement à cause de leur fourrure – oui, laissant souvent la fourrure et la viande sur place si elles n'étaient pas assez noires.»

Georg Steller 1743, Expédition Béring.

Fin mars 1778, le capitaine Cook explore la baie de Nootka, sur la côte ouest de l'île de Vancouver. Pour se protéger du froid, son équipage échange avec les Nuu-chah-nulth des fourrures et des vêtements. Après la mort de Cook, l'expédition rejoint Canton (Chine) en décembre 1779. Les marins découvrent que les plus belles peaux de loutre peuvent se vendre jusqu'à 120 dollars chacune. La nouvelle se répand rapidement et attise les convoitises. Les grandes puissances maritimes européennes se rendent alors sur la côte nord-ouest pour développer ce nouveau commerce. Dès 1782, les Russes étendent leurs activités vers le sud, puis, en 1785, un navire marchand britannique arrive dans la baie de Nootka, suivi de l'expédition de La Pérouse en 1786.

Cet engouement s'explique par les qualités exceptionnelles de la fourrure de la loutre de mer. La loutre de mer *(Enhydra lutris)* possède une fourrure d'une densité remarquable (170 000 poils par centimètre carré), qui lui permet de se protéger des eaux froides sans la couche de graisse qui protège les autres mammifères marins de la région. Cette valeur exceptionnelle est à l'origine d'une chasse intensive qui entraînera sa quasi-extinction vers 1825. Suite à des mesures de protection de l'espèce, on estime aujourd'hui leur population à environ 8 000 individus en Colombie-Britannique.

PEUPLES ET MODES DE VIE (19e-20e SIÈCLES)

Malgré la grande diversité des cultures et des langues des Premières Nations de la côte nord-ouest, celles-ci partagent de nombreux traits communs qui les rassemblent au sein d'une même vaste aire culturelle. L'abondance des richesses naturelles – notamment les ressources maritimes en poissons, animaux marins et coquillages – permet à ces groupes de pêcheurs-chasseurs et cueilleurs de développer un mode de vie largement sédentaire. Ils vivent en hiver dans des villages et se déplacent en été dans les zones d'exploitation des ressources. Leur société est très hiérarchisée avec des statuts complexes souvent présentés, négociés et confirmés lors de fastueux festins, appelés *potlatch*, animés par des discours, des performances théatralisées et des échanges de biens de toutes sortes. Cette organisation sociale repose sur des règles strictes, notamment pour le choix des partenaires, l'accès aux territoires de chasse, ainsi qu'à l'exercice d'autres droits et formes de pouvoir. De façon générale, la communauté d'un village est composée de trois classes sociales : les nobles, les gens du commun et les esclaves. Ces derniers, souvent des captifs de guerre, sont privés de statut et considérés comme la propriété des nobles qui peuvent en disposer comme ils le veulent.

Au rythme des saisons

De façon générale, l'année est rythmée par les saisons : la période qui s'étend de la fin du printemps au début de l'automne est largement consacrée aux activités de subsistance, la pêche et la collecte intensive de coquillages, de végétaux, ainsi qu'à la chasse de mammifères terrestres et marins. Les réserves constituées sont fumées et séchées pour être conservées et faire face à l'hiver, où les ressources se font plus rares. Durant cette période, la vie se recentre sur les villages et alentour. C'est aussi le moment où les membres des groupes locaux se réunissent pour pratiquer les initiations et autres rituels. Ce cycle annuel s'inscrit dans des rapports complexes et intereliés entre deux périodes : celle où les humains prélèvent les ressources de la nature et celle où ils reconnaissent leurs liens indéfectibles avec les puissances spirituelles. Ces dernières sont garantes de la disponiblité des richesses, des droits et des acquis sociaux et culturels au travers de l'origine ancestrale des lignages et des clans.

Organisation sociale

L'organisation sociale et les liens de parenté des Premières Nations de la côte nord-ouest sont très variés, bien qu'on décèle des similarités régionales. Ainsi, les groupes plus au nord tel que les Tlingits, les Haïdas et les Tsimshians sont des sociétés matrilinéaires, tandis que les groupes méridionaux, comme les Kwakwa̱ka̱'wakw, les Salish et les Nuu-chah-nulth ont un système de filiation et de descendance plus flexibles, permettant la transmission des biens selon les lignes maternelle ou paternelle. La plupart des groupes côtiers sont organisés sous formes de clans et chez les Haïdas, Tlingits, Tsimshians et Haislas on retrouve habituellement dans un village deux clans ou moitiés exogames. Ces règles d'exogamie imposent aux individus de choisir leurs partenaires dans le clan opposé. En plus de réduire les risques de consanguinité, ceci permet d'établir de multiples rapports de collaboration et de réciprocité entre les moitiés d'un village et les divers clans d'une même Nation.

Modèle réduit de maison
Culture haïda, Colombie-Britannique, Canada, 19e siècle. Bois, peinture. Don Smithsonian Institution © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Pauline Guyon

À la fois lieux de vie et d'activités sociales, politiques et spirituelles, les larges maisons appartenant aux chefs de la société Haïda regroupaient plusieurs familles apparentées entre elles. La famille du chef occupait la position centrale vers l'arrière de l'habitation. Cet espace privé était séparé par une cloison de bois décoré de motifs claniques. L'entrée de l'édifice, tel qu'illustré ici, se situait souvent à la base d'un mât totémique proclamant l'origine illustre, les droits et les privilèges du chef, de sa famille et de son clan.

Parure frontale de coiffure représentant le héros mythologique Aitl
Culture tsimshian, Colombie-Britannique, Canada, 19e siècle. Bois, coquillages (haliotide), cuir © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Patrick Gries, Valérie Torre

Cette parure frontale d'origine tsimshian n'est qu'un élément d'une coiffure surmontée d'une couronne en barbillons d'otarie et d'une traîne de peaux d'hermine. Cet insigne de pouvoir se transmettait dans les lignées nobles, soit par héritage, soit par mariage. Selon Claude Lévi-Strauss, le personnage sculpté en ronde-bosse serait Aitl, un héros de la mythologie tsimshian, après son enlèvement par un monstre marin. Les deux visages sculptés sur le corps évoqueraient ses deux compagnons d'infortune, Giunas et l'oncle de ce dernier.

Des maisons et des noms

La « maison » est une unité sociale autonome fondée sur un groupe de descendance qui exerce un contrôle sur les ressources d'un territoire et détient un patrimoine immatériel, comme des mythes et des noms octroyant le droit exclusif d'exhiber des blasons, de célébrer des danses et des rituels. La constitution d'une maison varie selon les sociétés, en fonction des règles de parenté, de filiation et d'alliance. Chaque maison relève d'un ensemble plus large – clan ou groupe local exogame –, au sein duquel elle occupe un rang qui définit son statut par rapport aux autres maisons.

Les noms jouent un rôle central dans l'organisation sociale : ils forment la colonne vertébrale de la maison et en structurent la hiérarchie interne. Plus que les individus, ce sont les noms qui constituent la maison. Les hommes meurent, mais les noms subsistent, à condition qu'ils soient portés (incarnés) par un individu. Chaque nom est associé à une position hiérarchique, à des privilèges, à des droits et à des obligations, et la transmission de ces noms se fait publiquement lors d'un *potlatch*.

Afficher ses droits, ses richesses et ses privilèges

Les noms sont associés à une position hiérarchique, des privilèges, des droits et des obligations, auxquels seuls certains individus peuvent accéder, en vertu de leur rang de naissance. Les personnages de haut rang sont notamment les seuls habilités à organiser des cérémonies, au cours desquelles sont invoqués des événements qui se sont déroulés dans les temps anciens. Par des danses et autres performances, sont réactivés les pouvoirs hérités des ancêtres, ce qui donne l'occasion à ceux qui les possèdent de faire preuve d'aptitudes surnaturelles. Les nobles ont aussi le droit de porter et de montrer les blasons de leur clan ou de leur maison, ou leurs blasons personnels. Ces blasons appartiennent au patrimoine immatériel d'un collectif, moitié, clan, maison. Chez les Tlingits par exemple, la détention d'un blason est soit le fruit d'une transmission par la lignée maternelle, soit le fruit d'une acquisition faite dans des circonstances déterminées, comme une guerre ou un échange.

Mariages et alliances

L'organisation villageoise de la plupart des Premières Nations de la côte nord-ouest repose sur deux clans, ou moitiés, liés par des règles exogamiques strictes. Si les règles et prescriptions du mariage varient d'une Nation à l'autre, les individus doivent généralement choisir leur conjoint dans la moitié opposée. Au-delà de la fondation d'une famille, le mariage permet de transmettre ou d'acquérir de nouveaux droits, privilèges et noms cérémoniels. Dans ces sociétés de tradition orale, ces noms, souvent descriptifs, incarnent et légitiment en quelque sorte ces droits et privilèges, qui sont reconnus par les témoins rassemblés lors de *potlatchs*.

Funérailles

Les funérailles d'un noble commencent par sa toilette, avant de l'habiller de vêtements arborant les emblèmes de son lignage et de son clan. Pendant ce temps, les parents paternels ou alliés du défunt (membres de la moitié opposée) assurent les tâches liées aux funérailles et préparent le bûcher funéraire : ils réconfortent les personnes en deuil, préparent les repas et assurent le bon déroulement de la cérémonie. La durée et le faste de la veillée funèbre dépendent du rang et du statut du défunt, ainsi que de ceux de sa lignée et de son clan.

Le corps est évacué par l'arrière de la maison, puis incinéré. Certains effets personnels du défunt sont également brûlés, d'autres sont répartis entre les membres de sa lignée. Les femmes recueillent ensuite les cendres et les ossements dans un réceptacle provisoire. Après la crémation, les membres de la lignée maternelle du défunt enlèvent leurs marques de deuil, procèdent à des rites de purification et offrent le premier d'une série de petits festins à leurs « opposés » pour les remercier de leur aide. La fin de ces festins coïncide avec l'arrivée de l'esprit du défunt au village des morts, mais sa séparation définitive d'avec les vivants n'a lieu qu'au moment du *potlatch* commémoratif.

Guerres et captures

Dans ces sociétés, les structures sociales sont relativement rigides et les possibilités d'ascension sociale ou d'acquisition de richesses demeurent liées à l'héritage ou aux alliances. La guerre et la capture d'esclaves constituent donc, au niveau individuel ou collectif, un moyen efficace de gagner du prestige et une position sociale plus élevée. À l'instar des canoës, des couvertures ou des cuivres (plaque de cuivre façonnée au marteau en forme de bouclier, propre à chaque chef), les esclaves sont réduits à l'état de biens de valeur dans les transactions économiques et les cérémonies. Comme tout autre bien, ils sont achetés, vendus, offerts en cadeau lors de *potlatchs* ou de mariages, ou même tués. Ils améliorent immédiatement la situation économique de leurs ravisseurs qui, grâce au *potlatch*, peuvent aisément convertir cet avantage économique en prestige personnel et en statut social.

Heaume de guerre, motif de femme au labret
Culture tlingit, Alaska, États-Unis. Première moitié du 19e siècle. Bois sculpté et peint, fibres végétales. Don Georges Wildenstein © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

Heaume de guerre représentant une femme portant un labret (ornementation insérée dans la lèvre inférieure). Les heaumes décorés d'un ancêtre protecteur, tel que celui-ci, d'un esprit ou d'un blason familial sous forme d'animal, avaient une fonction défensive essentielle, protégeant physiquement et spirituellement le guerrier. La diffusion des armes à feu, puis la fin des conflits armés, rendirent ces défenses inutiles, mais ces couvre-chefs conservèrent une fonction cérémonielle ou d'apparat dans la société tlingit de la fin du 19e au début du 20e siècle.

Pilier de maison gwa'sala (Kwakwa̲ka̲'wakw)

Ce pilier faisait partie de la charpente de la maison du chef gwa'sala Walas Penquit, dans le village de Gwikalis (Wyclese). Cette habitation communautaire était occupée principalement durant les mois d'hiver, lors des activités cérémonielles et les *potlatchs*. Sur ces piliers figuraient des blasons familiaux qui reflétaient l'histoire du propriétaire et commémoraient les hauts faits de ses ancêtres.
Le pilier représente l'ogresse Dzunukwa, reconnaissable à ses seins pendants, ses joues creuses, ses yeux enfoncés et la bouche proéminente. Elle est ici représentée nourrissant au sein une femme mourante connue sous le nom d'Aoweku, telle qu'elle est décrite dans les traditions orales du chef gwa'sala. Acquis par l'artiste Max Ernst lors de son exil new-yorkais en 1942, ce poteau a été collecté dans le village abandonné de Gwikalis en juillet 1905 par Charles F. Newcombe.

Pilier de maison à l'Ogresse Dzunukwa
Culture Kwakwa̲ka̲'wakw, village de G̲wika̲lis, Colombie-Britannique, Canada, Deuxième moitié du 19e siècle, Bois sculpté (cèdre rouge)
Don Max Ernst, © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Hughes Dubois

Les cérémonies du *potlatch*

Le *potlatch* est l'institution la plus emblématique des Premières Nations de la côte nord-ouest. Antérieures à la période coloniale, ces cérémonies marquent des événements particuliers : construction d'une maison, érection d'un mât héraldique, décès d'un chef, mariage, attribution ou changement de nom, initiation d'un jeune homme dans une société secrète, intronisation d'un nouveau chef, rachat d'un prisonnier de guerre ou réparation d'une faute cérémonielle.

Le *potlatch* repose sur un système d'accumulation et de distribution de richesses au moyen duquel un chef ou un personnage de haut rang fait reconnaître son statut, ses droits et ses privilèges. Son déroulement obéit à un protocole très strict : chaque invité est accueilli et placé selon son rang dans la maison cérémonielle. Les hôtes donnent, les invités reçoivent. La nature et la quantité des biens reçus varient en fonction du statut du receveur. Des années de préparation sont souvent nécessaires pour réunir la nourriture et les richesses destinées aux invités. Discours, chants et panses rappellent la prestigieuse ascendance du prétendant et l'origine de ses privilèges. Le *potlatch* témoigne à la fois du statut du donateur et de celui du receveur.

Récipient en forme de corbeau
Culture haisla ou haiłzaqv (heiltsuq), Colombie-Britannique, Canada, 19e siècle. Bois sculpté, incrustations d'haliotide © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Patrick Gries

Ce magnifique bol sculpté prend la forme d'un corbeau avec les yeux ovoïdes incrustés de fragments de nacre d'ormeau. Lors des cérémonies de festin, notamment de *potlatch*, ces bols contenaient parfois les mets servis aux invités ou, comme dans ce cas, de l'huile de poisson très appréciée comme condiment. Lors d'un *potlatch* de rivalité, de larges quantités d'huile d'eulachon (éperlan) étaient utilisées pour attiser le feu et faire rugir les flammes. Le fait de sacrifier une denrée aussi précieuse témoignait de la richesse de l'hôte et contribuait à accroître son prestige.
La finesse des lignes et la richesse des détails de ce bol sont caractéristiques du travail des Heiltsuk ou Haisla du milieu du 19e siècle.

Plat en forme d'aigle
Culture tlingit, Alaska, États-Unis, 19e siècle.
Corne de mouflon d'Amérique *(Ovis canadensis)*.
Don Hermione Waterfield © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Pauline Guyon

Ce plat, probablement de la Première Nation Tlingit, est réalisé à partir d'une corne de mouflon de Dall. Finement sculpté, il montre sur l'avers un aigle dont la tête forme le manche, et ses serres agrippent le bord du récipient. Sur le revers, les ailes du rapace sont légèrement incisées de chaque côté du plat et un visage humain, portant une couronne composée de sept éléments, est placé près de la queue de l'oiseau. Ces plats étaient surtout utilisés lors de festins, notamment de *potlatch*.

Mât de James Hart

James Hart est né en 1952 à Masset, dans l'archipel Haida Gwaii. Par sa mère, Joan Hart, il descend de l'artiste Charles Edenshaw. En 1999, il reçoit le nom héréditaire de chef 7IDANsuu, porté avant lui par Charles Edenshaw. Il a d'abord fait son apprentissage auprès de Robert Davidson et a été ensuite l'assistant de Bill Reid pendant de nombreuses années.

Au sommet du mât figurent les « Trois Veilleurs », les mains posées sur les genoux pliés. Fréquents dans l'art totémique haïda, ils jouent le rôle de sentinelles guettant le danger et protégeant les habitants, tant dans le monde des vivants que dans celui des esprits. L'ours, sur lequel ils prennent place, provient du lignage du grand-père du sculpteur et appartient au clan du Corbeau. Il est l'un des emblèmes du clan Yakulaanas. Les deux saumons, à la base de l'ouverture, font référence à cette ressource essentielle pour les Premières Nations de la côte nord-ouest, aujourd'hui menacée par la surpêche et l'exploitation industrielle.

© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Julien Brachhammer

À l'occasion de l'exposition et dans le cadre de son 20e anniversaire, le musée enrichit ses collections avec l'acquisition du mât héraldique réalisé par James Hart, artiste et chef de la nation haïda.

Sculptée dans un tronc de cèdre et rehaussée de pigments, cette oeuvre monumentale de 6,20 mètres de haut représente trois sentinelles et une ourse tirant la langue.

Offert par le Cercle des Amis du musée, le mât est présenté à l'entrée de l'exposition avant de rejoindre, à partir de février 2027, le hall du musée où il sera installé de façon permanente.

Cuivre vivant

Les Cuivres, perçus comme d'origine surnaturelle, sont façonnés à partir de larges plaques de cuivre entières ou découpées et assemblées entre elles par une barre en forme de « T ». Leurs couleurs rouges, leur apparente inaltérabilité et leur résistance les associent aux esprits doués d'une vie éternelle. Souvent ornés du blason de leur propriétaire (aigle, ours, orque ou corbeau), les Cuivres ont une grande valeur, estimée en nombre d'esclaves ou en centaines de couvertures. Ils sont échangés lors de *potlatchs* de succession, de mariage ou de rivalité. Dans ce dernier cas, un chef peut briser un cuivre et jeter un fragment vers son rival pour le défier. Cet affront portera ainsi atteinte au prestige social de l'offensé et de son groupe.

Bien que du cuivre natif ait circulé le long de la côte nord-ouest avant l'arrivée des Européens, les feuilles de cuivre utilisées pour recouvrir les coques de navires devinrent rapidement l'une des principales marchandises échangées contre les peaux de loutre au début du commerce des fourrures. L'origine étrangère des bateaux augmentait certainement la valeur et les prestige du précieux métal.

Potlatch après 1849

L'année 1849 – qui correspond à l'établissement du poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Fort Rupert – marque le début de profonds changements sociaux pour les Premières Nations, provoqués par la traite des fourrures, les épidémies, la colonisation, le missionnariat et le développement de l'économie de marché. En effet, les produits de traite européens se substituèrent aux objets traditionnels. Avant cela, le *potlatch*, sous sa forme initiale, mettait l'accent sur la collectivité et sur l'identification de ses membres au groupe. Il constituait un mécanisme formel d'intégration sociale. Les premiers contacts avec les Européens entraînent toutefois une forte diminution de la population, causée par une série d'épidémies et les effets de l'introduction de l'alcool. Cela induit des bouleversements dans l'organisation sociale. La disparition de détenteurs de titres honorifiques traditionnels perturbe ainsi leur transmission et suscite des rivalités autour de leur succession.

Interdiction du *Potlatch*

« Tout Indien ou autre personne qui participe ou assiste à la célébration de la fête indienne appelée « potlatch » ou à la danse indienne désignée sous le nom de « tamananawas » est coupable d'un délit et passible d'emprisonnement. Loi sur les Indiens, 1876 (1885) »

De 1885 à 1951, le gouvernement canadien interdit les cérémonies du *potlatch*, qu'il considère comme un obstacle à l'assimilation des peuples autochtones à l'État-nation. Cependant, le *potlatch* est étroitement lié à la vie sociale, culturelle et spirituelle des Premières Nations, et demeure une institution essentielle à de nombreux échanges et à d'importantes relations au sein de la vie tribale. Durant cette période d'interdiction, il perdure donc clandestinement, à l'écart des villes principales. En 1951 les restrictions sont levées et le *potlatch* connaît un nouvel essor.

Aujourd'hui, et depuis plusieurs années déjà, le *potlatch* continue de jouer un rôle essentiel dans le renouveau social et culturel des Premières Nations. Les *potlatch*s sont redevenus des cérémonies collectives marquant les droits des clans, les succès des familles, les étapes de la vie et les relations avec le monde des esprits.

Dałdałagạmł – Masque qui s'ouvre

Utilisés par les chefs et les nobles Kwakwạkạ'wakw, les masques à transformation font partie des biens héréditaires transmis au sein des lignages. Ils servent souvent à montrer la filiation ancestrale qui unit le monde spirituel et celui des humains. Cette filiation est mise en scène principalement lors des grandes cérémonies hivernales t̓seḵa. À l'aide d'un ingénieux dispositif à volets, un masque tel que celui-ci illustre, au cours d'une performance théâtralisée mêlant contes et discours, l'origine prestigieuse d'un chef et de son clan, souvent associée à des rencontres, en des lieux précis, entre des êtres surnaturels et les ancêtres du groupe.
Ces lieux sont généralement des terres abondantes en ressources multiples, telles que des rivières à saumon ou des littoraux riches en coquillages. Présentée lors d'un *potlatch*, la performance vise à confirmer les droits et privilèges du lignage sur ces territoires et leurs ressources. Ici, le masque fermé représente un corbeau qui, en se déployant, laisse apparaître un visage humain au nez crochu.

Masque à transformation Tatltatlumtl
Culture Kwakwạkạ'wakw, 19e siècle. Bois peint, graphite, cèdre, toile, corde, fibres végétales, métal © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Hughes Dubois

Le temps des épidémies

Les peuples autochtones du nord-ouest du Pacifique ont connu plusieurs épidémies de variole – environ une par génération depuis le début des contacts avec les Européens à la fin du 18e siècle. On estime que chaque flambée épidémique a entraîné la mort de 30 % à 90 % de la population dans les communautés touchées. Alors que les autorités coloniales recourent à la vaccination et à la mise en quarantaine pour protéger les colons, peu de mesures sont prises pour prévenir la propagation de la maladie parmi les communautés autochtones. La dévastation causée par l'épidémie facilite l'occupation par les colons des terres laissées vacantes par les groupes décimés.

Certains historiens qualifient l'épidémie de génocide délibéré, car la colonie de l'île de Vancouver et la colonie de la Colombie-Britannique auraient pu l'empêcher, mais ont choisi de ne pas le faire, contribuant même, d'une certaine manière, à sa propagation.

Michael Yahgulanaas (né en 1954)
Daalkaatlii Diaries: Variola Douglas, 2024,
Culture haïda, Colombie-Britannique, Canada,
Toile, encre, peinture acrylique © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Pauline Guyon

Le tableau, qui fait partie des « Carnets de Daalkaatlii » est une représentation de la variole, une maladie contagieuse qui a décimé les populations autochtones au cours du 19e siècle. Le titre de ce tableau, Variola Douglas, fait référence à James Douglas, premier gouverneur de la Colombie-Britannique de 1858 à 1864. Selon certains auteurs, Douglas, comprenant qu'il n'avait ni les finances, ni le soutien politique ou les ressources nécessaires pour une tentative de conquête du territoire, aurait contribué à orchestrer la propagation de la variole parmi les nations autochtones ciblées.

Génocide culturel dans les pensionnats autochtones

À partir de 1831 et pendant plus de 150 ans, plus de 150 000 enfants des Premières Nations, du peuple inuit et de la Nation métisse (peuple descendant à fois des Européens et des Premières Nations) ont été enlevés de leurs familles et communautés, puis contraints de fréquenter des pensionnats autochtones. Bon nombre d'entre eux n'en sont jamais revenus. Dans l'intention explicite de les couper de leurs familles et leur culture, la *Loi sur les Indiens* a rendu obligatoire, en 1920, la fréquentation de ces institutions par les enfants âgés de 7 à 15 ans. La fermeture du dernier pensionnat a eu lieu en Saskatchewan en 1996.

Les pensionnats étaient souvent sous-financés et surpeuplés, et offraient un enseignement médiocre. Les enfants qui y parlaient leur propre langue étaient sévèrement punis, et le personnel – en majorité des religieux – n'était jamais tenu responsable de la manière dont il traitait les enfants. Des milliers d'élèves ont été victimes de violences physiques et sexuelles. Les pensionnats ont causé un tort non seulement aux enfants, mais aussi à leurs familles et leurs communautés : les cultures, traditions, langues et savoirs autochtones ont été profondément érodés par cette assimilation forcée.

La Commission de vérité et réconciliation du Canada (commission indépendante établie par le gouvernement canadien et présidée par des membres des Premières Nations, active de 2008 à 2015) a conclu que les pensionnats autochtones « ont constitué un outil systématiquement utilisé par le gouvernement pour détruire les cultures et les langues autochtones et pour assimiler les peuples autochtones afin d'effacer leur existence en tant que peuples distincts ».

LE MONDE SPIRITUEL

C'est dans un décor naturel grandiose que les Premières Nations, résidant sur de nombreuses îles et sur une longue bande du littoral côtier située entre l'océan Pacifique et les impénétrables forêts pluviales de l'intérieur, ont créé un art séculaire et un univers spirituel riche et peuplé d'êtres prodigieux. Présents dans les récits et les traditions de plusieurs peuples, ces êtres occupent diverses régions de la côte, de l'océan Pacifique jusqu'aux montagnes. Les mythes les concernant expliquent l'origine du monde et des humains, donnent un sens à la vie, à la mort et aux forces qui régissent l'univers.

Certains de ces êtres, souvent associés à des animaux-esprits, sont les ancêtres des lignages les plus prestigieux, détenteurs de droits ancestraux, de richesses et de privilèges. Leurs figures, leurs motifs et leurs signes, symboles d'acquis ancestraux et historiques, sont régis par des règles stylistiques et sémantiques précises. Omniprésents, ils sont inscrits sur la peau, les vêtements et les coiffes, mais aussi les murs des maisons, les mâts héraldiques, les canots, et sur une multitude d'objets, aussi bien rituels qu'utilitaires : masques, hochets, amulettes, coffres, bols, cuillères.

Domaines et zones cosmiques

Depuis toujours, le monde physique qui entoure les humains est à la fois un objet d'étude et une source de subsistance et d'émerveillement. Pour les Premières Nations, les mondes marin, sylvestre et aérien sont peuplés d'esprits prenant la forme d'animaux et d'êtres surnaturels. Ceux-ci permettent d'apprivoiser le réel, de domestiquer la nature, de donner un sens à la vie, ainsi que de comprendre le monde et d'en expliquer l'origine.

La vie, la mort, les maladies, l'origine des animaux et des plantes, le cycle des saisons, le mouvement des astres, les émotions ou les règles de vie sociale trouvent ainsi leur place dans une longue tradition orale. La mer, les rivières, le ciel, la forêt, les montagnes et les espaces de transition comme les marécages et le littoral, sont perçus comme des lieux socialisés, habités par des entités spirituelles organisées en sociétés, elles-mêmes apparentées aux communautés humaines. C'est ainsi que les esprits donnent accès aux richesses de la mer, des rivières et de la forêt, facilitent le passage de la vie à la mort et veillent à la transmission des droits, des privilèges, des titres et des noms.

Êtres-esprits

De nombreux récits racontent qu'à l'origine de l'humanité la frontière entre le monde des esprits, celui des animaux et celui des humains était presque inexistante, permettant des relations directes entre ces entités. Les êtres humains et les non humains interagissaient avec plus de liberté, pouvaient échanger, voire s'unir. Depuis, seuls les esprits sous la forme d'animaux ou les chamanes, spécialistes du monde spirituel, peuvent rétablir cette proximité. Parmi les nombreuses espèces du monde animal, seules certaines ont été élevées au rang d'animal-esprit ou d'êtres surnaturels pour servir de médiateur entre ces mondes. Elles ont été choisies pour des caractéristiques distinctives : le milieu naturel dans lesquels elles évoluent, leur alimentation, leur cycle de vie ou leur degré d'interaction avec les humains ou avec d'autres espèces animales. Ces critères varient d'un sujet à l'autre selon les préoccupations sociales et les croyances spirituelles qu'ils doivent expliquer ou incarner.

Cérémonies hivernales

Les relations complexes entre le monde des esprits et celui des humains s'expriment souvent à travers l'alternance entre la période froide de l'automne et de l'hiver et la période chaude du printemps et de l'été. Chez les Kwakwa̱ka̱'wakw notamment, l'été est consacré aux activités sociales et de subsistance, tandis que l'hiver se vit au rythme des rituels, des *potlatchs* et des activités initiatiques. La période sacrée de l'hiver débute par le transfert du pouvoir séculaire des chefs vers l'autorité cérémonielle de l'organisateur des rituels hivernaux. Des groupes se forment autour des figures mythiques associées à l'origine des lignées ancestrales. Ces figures souvent animales ou fantastiques sont accompagnées d'esprits auxiliaires. Selon leur rang dans les sociétés initiatiques, des danseurs et des acteurs font revivre les mythes et les contes au moyen de masques, de marionnettes et d'effets scéniques..

Sociétés secrètes – Hamatsa

Introduits par les Heiltsuk chez les Kwakwa̱ka̱'wakw, *Baxbakwalanuxsiwe* (Celui qui mangea l'homme le premier à l'embouchure du fleuve) et ses oiseaux cannibales illustrent, lors des cérémonies hivernales *hamatsa*, les relations complexes entre le monde des humains et le monde des esprits, entre l'espace socialisé du village et le monde sauvage des forces spirituelles. Après sa capture dans le village et son séjour en forêt, le nouvel initié hamatsa réapparaît nu, sauvage (désocialisé) et affamé dans la maison de cérémonie de *Baxbakwalanuxsiwe*. Il cherche alors à assouvir son besoin de chair humaine par tous les moyens, allant jusqu'à mordre les spectateurs dans l'assistance. Retenu par des membres de la société secrète, il est peu à peu ramené au calme par des chants, le son des hochets et celui du tambour. Au-delà de la socialisation du pouvoir des esprits dans la sphère villageoise (entre manger ou être dévoré), le rituel *hamatsa* invite à réfléchir sur la vie, la mort et l'au-delà.

Masque frontal représentant un moustique cannibale
Culture nisga'a, Colombie-Britannique, Canada
19e siècle. Bois sculpté et peint, fragments d'haliotide, opercules de coquillage © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

Ce masque frontal, chef-d'œuvre de l'art Nisga'a, représente une libellule, associée à la société des cannibales, dont les pupilles sont incrustées de plaques ovales d'haliotide. Des visages humains sont gravés à deux endroits sur le « bec » et sept autres sont disposés en couronne sur le pourtour de la tête. Un humain en position accroupie, les mains posées sur la poitrine, est également représenté sous la mâchoire inférieure. Des opercules de coquillage forment les dents avec une plaque d'haliotis insérée entre elles. Ce masque était vraisemblablement utilisé lors du grand rituel hivernal, dans le cadre de la cérémonie de la société des cannibales.

Le Soi et l'Autre – les voies des masques

« Les masques sont le moyen par lequel le monde surnaturel est rendu visible »

Bill Holm, 1983

Les Premières Nations de la côte nord-ouest utilisent les masques de façon particulièrement théâtrale, aussi bien lors d'un *potlatch*, pour présenter l'identité ancestrale et mettre en scène des traditions claniques ou familiales, qu'à l'occasion de cérémonies d'initiation des sociétés secrètes ou des performances chamaniques pour illustrer le monde spirituel. Conçus pour être portés sur la tête, parfois sur les épaules, ils sont sculptés dans une grande variété de formes, allant des masques classiques épousant les traits du visage, à des créations spectaculaires telles que celles des oiseaux cannibales des Kwakwa̱ka̱'wakw qui peuvent mesurer deux mètres de long.

Les techniques de fabrication diffèrent peu d'une Nation à l'autre mais chaque groupe dispose de traditions stylistiques propres. Les masques sont le plus souvent sculptés dans le cèdre ou l'aulne, puis peints avec des pigments minéraux ou végétaux, ou ornés de dents animales, de coquillages et d'incrustations de nacre, d'ormeau et de cuivre.

Chamanisme

Le chamane de la côte nord-ouest, comme celui de Sibérie, est un médiateur entre le monde culturel – celui des humains et de l'espace villageois – et celui des forces surnaturelles. Ces dernières se situent au-delà du village, dans la mer, dans le ciel, dans les denses forêts pluviales et les montagnes. Une fois ses pouvoirs acquis, souvent sous la forme d'esprits auxiliaires, à la suite d'une quête chamanique ou de situations extraordinaires, le chamane remplit plusieurs fonctions. Il diagnostique et soigne les maladies résistantes aux remèdes traditionnels ; il doit aussi protéger sa communauté contre la sorcellerie, prédire les conditions météorologiques, aider aux expéditions de guerre et de chasse et confectionner des amulettes protectrices. Le chamane peut être un homme ou une femme – les femmes n'accédant généralement à ce statut qu'après la ménopause. Les chamanes sont reconnaissables à leurs colliers d'amulettes, leurs attributs vestimentaires et leurs longs cheveux emmêlés, qu'ils ne coupent jamais, car une part importante de leur pouvoir est censée y résider.

Sculpture chamanique
Culture tlingit, Colombie-Britannique, Canada
18e – 19e siècle. Bois, pigments, coquillage, cheveux humain, fer. Don Françoise Cailles-Périnet © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Pauline Guyon

Ce chef-d'œuvre de l'art tlingit a été réalisé en deux parties fixées l'une sur l'autre. Il représente un homme-loutre, ou Kushtaka, chevauchant un ours grizzly. On interprète généralement de telles scènes comme la personnification d'un chamane transporté par un esprit de forme animale. La langue tirée de sa monture symbolise l'obtention, la possession ou la transmission de pouvoirs au chamane. De nombreux animaux sont dès lors représentés tirant la langue, signalant ainsi leur statut d'être-esprit. Un tel objet aurait pu être posé au sommet d'un mât dans un contexte cérémoniel ou funéraire.

Quête de pouvoirs

La quête de pouvoirs du chamane s'effectue souvent en forêt ou près de la mer, dans des lieux à l'écart des humains et étroitement associés au monde des esprits. Le but est d'obtenir non seulement des pouvoirs des esprits, venant vers lui sous la forme d'animaux, mais surtout de déclencher une transformation profonde en sa personne qui lui permet d'entrer dans un état intermédiaire, entre le monde des humains et celui des esprits. Ce nouvel état transparaît dans l'allure physique du chamane, il ne se coupe plus ni cheveux ni ongles et délaisse son apparence générale. Il porte des vêtements différents du reste de la population, des amulettes représentant les esprits auxiliaires qui prennent la forme d'animaux accumulés lors de sa quête de pouvoir, et utilise des outils tels que le hochet ou le tambour. À l'image des esprits auxiliaires qui représentent une forme amplifiée de certains animaux, le chamane devient un véritable humain doué de dons spirituels par rapport aux autres humains.

Efficacité symbolique

L'efficacité symbolique, largement reconnue à travers le monde par toutes les cultures et à toutes les époques, désigne la capacité d'un symbole, d'une représentation, de paroles, ou d'un rite, à produire des résultats tangibles dans le monde qui nous entoure ou dans celui des forces spirituelles. La complète adhésion des membres d'une communauté à son système symbolique permet cette adéquation entre l'objet et l'effet recherché. Ainsi, un chamane parviendra à soulager à distance un patient à l'aide d'un chant rituel, ou un hameçon à flétan orné d'un motif de poulpe sera censé favoriser le succès de la pêche plus qu'un autre appât sans décoration.

Sorciers

Jadis présente chez les Haïdas, les Tsimshians et les Tlingit, où elle est attribuée aux enseignements de Corbeau, la sorcellerie est devenue un mal qui s'est propagé de lui-même une fois introduit dans le monde. Le sorcier (ou la sorcière) est une personne dotée de pouvoirs surnaturels et d'une propension au mal, utilisés à des fins exclusivement malveillantes. Pour démasquer un sorcier, on faisait appel à un chamane qui, avec l'aide de ses aide-esprits, désignait le coupable. Le sorcier était alors ligoté – les cheveux, les poignets et les chevilles tirés douloureusement vers l'arrière et fermement attachés – puis privé de nourriture et d'eau afin d'obtenir des aveux. Selon ces croyances, une confession n'a de valeur qu'obtenue au terme de souffrances, la torture seule permettant de briser les protections surnaturelles dont le sorcier était réputé bénéficier.

Le tabac

Avant d'être en contact avec les Européens, les Haïdas et les Tlingits cultivaient une plante apparentée au tabac. Ils ne la fumaient pas mais la mâchaient avec de la chaux obtenue à partir de coquilles de palourdes brûlées et écrasées. Les premières pipes fumées sur la côte nord-ouest sont probablement les pipes de traite en argile blanche apportées et utilisées par les Euro-Américains. À leur tour, les Premières Nations de la côte nord-ouest fabriquent leurs propres pipes en bois, en métal ou en pierre, moins fragiles. Les plus anciennes pipes en argilite haïdas sont fonctionnelles, et il existe des témoignages de leur utilisation au sein de la société haïda. L'usage du tabac fut ensuite intégré aux rites funéraires des Haïdas et des Tlingits, où la combustion d'offrandes existait déjà.

Pipe-bateau (Ship Pipe)
Culture haïda, Colombie-Britannique, Canada
19e siècle. Bois, ivoire marin, nacre d'haliotis, cuivre © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Pauline Guyon

Cette pipe représente une maison avec quatre fenêtres ajourées et un embout taillé dans de l'ivoire de morse. Une figure est sculptée à chacune des extrémités de la pipe : un batracien, la langue touchant le sol, et un personnage agenouillé. Il porte un masque et arbore un blason sur sa tunique. Cette pipe est à ce jour unique, car les autres exemplaires recensés figurent des personnages d'origine européenne. Les pipes sculptées étaient destinées à être échangées avec les marins non-autochtones travaillant sur les baleinières. Le personnage masqué et la grenouille sont étroitement associés au monde religieux et chamanique, ils sont souvent représentés sur les hochets de chamanes.

Pipe
Culture haïda, Colombie-Britannique, Canada
1800-1830. Argilite © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

ARTISANAT ET CRÉATIONS CONTEMPORAINES

D'hier à aujourd'hui, l'art traditionnel des Premières Nations de la côte nord-ouest illustre ce lien complexe entre le monde des esprits, de la nature et de la culture. D'une part, les artistes représentent les nombreux sujets des forces spirituelles, les êtres qui peuplent les divers milieux et le cosmos, comme ceux qui donne la vie et la mort ; d'autre part, ils se dédient au monde social en illustrant l'origine ancestrale, les acquis et les privilèges des individus, des clans et des villages. Ainsi lors des *potlatchs*, ces objets, accompagnés de chants et de discours, rendent tangibles dans la réalité un patrimoine qui est à la fois matériel et immatériel.

Ancré dans cette longue tradition, le renouveau artistique amorcé il y a une cinquantaine d'années se poursuit aussi bien dans les pratiques traditionnelles telles que la vannerie, le tissage et la sculpture, que dans les productions plus modernes. Toutes disciplines et de toutes orientations artistiques confondues, les artistes autochtones d'aujourd'hui peuvent légitimement se réclamer de cet héritage culturel.

Cape cérémonielle Chilkat
Culture tlingit, Alaska, États-Unis, 19e siècle, Fibres d'écorce de cèdre, laine de chèvre sur âme de cèdre, coton © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

Cape Chilkat

Dès la fin des années 1820, les Tlingits, Haïdas et Tsimshians tissent ce que l'on appelle aujourd'hui des capes Chilkat, réservées aux femmes et hommes de haut rang et portées lors de cérémonies. Traditionnellement, ce sont les femmes qui tissent les capes, mais ce sont les hommes qui peignent les motifs en lignes-formes qui serviront de modèle à la tisserande. De fines lamelles d'écorce de cèdre sont intégrées aux fils de chaîne pour donner à la cape une rigidité qui met en valeur le motif lors des danses. Ces capes peuvent être données ou échangées et leurs motifs peuvent représenter des êtres du monde spirituel tel que « l'oiseau-tonnerre », ou des emblèmes de clans et des alliances ancestrales.

Chapeau
Culture Nuu-chah-nulth, Canada, 19e siècle, Vannerie peinte © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Pauline Guyon

La vannerie

La vannerie constitue l'autre grande tradition artistique fondée sur le bois. À l'inverse de la sculpture, il s'agissait d'une pratique essentiellement féminine, de la collecte des matériaux jusqu'au produit fini. Il existait des pièces pour une multiplicité d'usages quotidiens et cérémoniels (transport, stockage, habillement).

Chaque groupe se singularisait par l'usage de matériaux (écorce de cèdre, racine de cèdre ou d'épinette), de techniques (brins spiralés ou tressés, entrelacs) ou de styles décoratifs géométriques ou figuratifs propres. Parmi les Salish, les Nuu-chah-nulths et les Tlingits, la production de paniers connut un grand essor à la fin du 19e siècle pour la vente de souvenirs. Délaissées au début du 19e siècle, les traditions vannières font aujourd'hui l'objet d'une résurgence.

Le bois plié

Coffres, bols et autres récipients en bois à usage quotidien, rituel ou cérémoniel étaient produits selon un procédé de pliage caractéristique, distinct du cintrage. Un sillon longitudinal est préalablement creusé à hauteur du point à plier. Après avoir été exposés à la vapeur d'eau, les fibres du bois plient sans casser et conservent ensuite cette forme. Une planche pliée à angle droit en trois endroits donne les quatre côtés d'un contenant auquel est attaché un socle.

Ce procédé ancestral atteste la capacité des peuples de la côte nord-ouest à exploiter tout le potentiel des matériaux à leur disposition et à y investir leur créativité pour faire d'un artisanat de véritables objets d'art. Richement peints et sculptés de blasons, coffres et bols constituaient des trésors de famille investis d'une forte charge symbolique.

Art pour le commerce

Les artistes autochtones ont très tôt produit des objets concus pour l'echange ; d'abord des objets inspires de ceux qui suscitaient la curiosite des navigateurs europeens. Dès la première moitié du 19e siècle, de nouvelles productions ont également émergé de ces échanges, en réponse aux demandes réelles ou présumées des marins, puis des premiers colons. La tradition de la sculpture sur argilite en constitue certainement l'exemple le plus ancien et significatif. Cette roche sédimentaire carbonée unique à Haida Gwaii est devenue une matière de choix pour la réalisation de statuettes ou de pipes.

À la fin du 19e siècle, sculpteurs, orfèvres et vannières se sont tournés vers le marché balbutiant des souvenirs pour assurer leur subsistance. Les bracelets, les mâts miniatures ou les paniers décoratifs attestent du savoir-faire et de la créativité de leurs fabricants. La qualité des pièces diminua par la suite, du fait des faibles profits que les artistes pouvaient en espérer. Néanmoins, les pièces de cette période sont aujourd'hui réévaluées et célébrées comme des marques de résilience à travers des décennies d'oppression culturelle.

Charles Edenshaw

Charles Edenshaw (Da.a xiigang) est né vers 1839 dans le village de Skidegate, dans l'archipel de Haida Gwaii. Son arrière-petit-fils 7IDANsuu James Hart raconte que Da.a xiigang sculptait et peignait constamment; travaillant le bois, l'argilite, l'ivoire, l'argent et l'or. Il réalise des mâts, des boîtes, des coffres, des masques, des plaques frontales, des plateaux, des bols, des boîtes en argilite, des cannes, ainsi que des bracelets et autres bijoux en argent et en or. Da.a xiigang a su traduire dans son œuvre les enjeux de la modernité du 19e siècle et les problématiques de la situation coloniale. Il connaissait les magazines et journaux illustrés de son époque, répondait aux commandes d'autorités et de collectionneurs, et apportait des réponses inventives à l'engouement pour les scènes dramatiques tirées des récits oraux haïdas.

Bill Reid

« Je ne me considère ni comme Haïda ni comme non-Haïda, Blanc ou non-Blanc, je suis un citoyen de la côte ouest de l'Amérique du Nord »

Bill Reid

Iljuwas Bill Reid (1920-1998) appartient au clan Corbeau-Loup de la nation haïda. Il est considéré comme l'un des plus grands artistes de la côte nord-oest de la fin du 20e siècle. Après avoir été animateur pour Radio-Canada, il exerce le métier de joaillier puis réalise de grandes sculptures destinées à l'espace public, tout en découvrant l'héritage artistique de ses ancêtres haïdas. Durant ses cinquante ans de carrière, Bill Reid crée plus de mille œuvres originales et écrit des dizaines de textes qui expriment sa vision du monde et les enjeux culturels de son époque. Défenseur de la communauté haïda, artiste et écrivain, il restera dans les mémoires comme un artiste passionné et un défenseur de « l'objet bien fait, dont la valeur n'a d'égale que la joie de le créer ».

Bill Reid à Paris

Le motif et les dessins préparatoires de cette peinture murale ont été conçus au musée de l'Homme par Bill Reid à l'occasion de sa venue à Paris avec une délégation haïda en 1989. La peinture a été ensuite exécutée par les rameurs du canot Loo Taas (mangeur de vagues), sculpté par Reid. Arrivée à Paris par la Seine, la délégation s'inscrivait dans une démarche de réaffirmation identitaire et culturelle. Accompagnés de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, ses membres furent reçus en grande pompe à l'Hôtel de ville par Jacques Chirac, alors maire de Paris.

De telles peintures murales décoraient autrefois la cloison séparant les espaces privé et public des grandes maisons rectangulaires des chefs ou des personnages de haut-rang. Composées souvent de figures humaines et animales, ces images racontent généralement l'histoire du clan du propriétaire et les privilèges de son groupe.

Bill Reid (1920-1998)
Culture haïda, Colombie-Britannique, Canada
1989. Bois, peinture. Don Bill Reid © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain
Avec l'aimable autorisation de la succession de Bill Reid

Célébrer une tradition vivante

Les masques présentés dans cette section ont tous été conçus pour être portés lors de danses, à l'occasion d'événements culturels ou de *potlatchs*. Les personnages qu'ils représentent donnent à voir des prérogatives de famille toujours jalousement gardées.

Ces masques sont l'œuvre d'artistes autochtones contemporains issus de toute la côte nord-ouest, qui produisent à la fois pour le marché de l'art et pour un usage cérémoniel. Investis dans la vie culturelle de leurs communautés, ces artistes de renom sont des acteurs majeurs de la résurgence artistique amorcée dans les années 1970.

Si ces masques sont exposés de manière statique, il faut les imaginer en situation de performance pour en apprécier pleinement les qualités techniques et esthétiques. Les costumes et les mécanismes complexes traduisent la théâtralité du *potlatch* et l'importance de la notion de transformation.

À la fois des œuvres d'art et des objets cérémoniels, ces créations contemporaines expriment des conceptions autochtones selon leurs propres codes culturels. Elles attestent la vitalité d'une scène artistique qui innove dans les formes et les traitements plastiques tout en s'inscrivant dans la continuation d'une tradition, tant par le sujet traité que par le respect de règles stylistiques propre à chaque nation.

Michael Nicoll Yahgulanaas – « Les Carnets de Daalkaatlii »

Dans sa pratique artistique, cet artiste et auteur de la Nation Haïda explore les thèmes de l'identité, de l'environnement et de la condition humaine. Cette série de huit œuvres intitulée *Les Carnets de Daalkaatlii* relate le récit, à la croisée du mythe et de l'histoire, d'une inondation dévastatrice qui aurait englouti le monde et dirigé les survivants vers une plaine herbacée (Daalkaatlii) située sur le littoral nord de la grande île d'Haida Gwaii. C'est là que s'est établi le peuple Auu Gitans, dont sont issus les grands-parents de l'artiste. Puisant dans la tradition orale de son clan, Michael Nicoll Yahgulanaas inscrit cette histoire de déluge universel, où même les animaux terrestres cherchent refuge dans les canots, dans la grande tradition des épopées diluviennes, des Mayas aux Hopis, de Gilgamesh à Noé.

Michael Yahgulanaas (né en 1954)
Daalkaatlii Diaries, Culture haïda, Colombie-Britannique, Canada, 2024, Toile, encre, peinture acrylique. © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Pauline Guyon

Mât K'ëigit (wet'suwet'en)

Érigé dans les années 1860 dans le village wet'suwe'ten de Hagwilget, ce mât héraldique funéraire fut sculpté par les artistes Samali (wet'suwet'en), et Tsyebasa, (gitxsan), pour honorer le chef C'idimsggin'ïs. Ce chef du clan Likhsilyu (Petite Grenouille), et membre de la « Maison aux multiples Yeux », aurait été tué lors d'un conflit entre les membres de sa maison et leurs voisins gitxsan vers 1864.

Le mât porte les blasons de C'idimsggin'ïs. À sa base figure le monstre géant Këi'get, dont la tradition raconte qu'il captura l'épouse d'un chasseur avant d'être tué par celui-ci. Mais son enfant contaminé par les pouvoirs maléfiques, tua le chasseur et les habitants de son village en leur arrachant les yeux et la langue. Deux jeunes filles rescapées le firent périr par le feu et rendirent leurs yeux et langues aux victimes qui revinrent à la vie. Leurs descendants firent de Këi'get leur blason. Il est représenté deux fois sur le mât ; son appendice nasal a disparu, laissant voir une fente au niveau du nez. Le troisième personnage est C'idimsggin'ïs, debout sur un coffre et vêtu du costume cérémoniel d'une société initiatique ; il est surmonté par le blason-loutre et une figure de forme humaine à son sommet.

Collecté à Hagwilget par le peintre Kurt Seligmann en septembre 1938, le mât fut érigé devant le musée de l'Homme en janvier 1939. D'abord prêté, il fut légué au musée par testament par l'épouse de Seligmann en 1992.

Mât totem "Kaiget"
© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Patrick Gries

AUTOUR DE L'EXPOSITION

Pour découvrir l'exposition

/ Audioguide (français et anglais)
/ Visite guidée (dès 12 ans)
/ Dispositifs destinés aux personnes en situation de handicap
Des fiches de salles adaptées aux différents types de handicap et une vidéo LSF

Les rendez-vous autour de l'exposition

Colloque international
Premières Nations de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord. Traditions et enjeux contemporains
30 septembre – 1er octobre 2026
Théâtre Claude Lévi-Strauss
Dans le prolongement de l'exposition, le colloque propose d'explorer les enjeux culturels, artistiques et muséologiques qui lui sont liés, tout en ouvrant la réflexion à des questions de société plus larges.

Concert dessiné
Haïda Manga
Michael Nicoll Yaghulanaas, dessin et narration
Ernst Reijseger, violoncelle
10 et 11 octobre, 17h30

Ciné-concert
Au pays des chasseurs de têtes, Edward Sheriff Curtis
Laura Ortman, violon
11 octobre, 15h

Théâtre
Aalaapi
collectif Aalaapi
14 novembre, 15h et 18h30

Concert
Elisapie
15 novembre, 17h

Dimanche en famille
Dimanche 25 octobre 2026

Soirée Premières Nations
Vendredi 27 novembre 2026

Pour aller plus loin

Catalogue de l'exposition
109 pages, 32 €
Coédition musée du quai Branly – Jacques Chirac / El Viso (version française)

Directeurs d'ouvrage :
Steve Bourget, Responsable de collections Amériques, musée du quai Branly-Jacques Chirac, Paris
Marie Mauzé, Directrice de recherche émérite, Laboratoire d'anthropologie sociale, CNRS, EHESS, Collège de France, Paris

Éco-conception

En collaboration avec l'atelier de scénographie Maciej Fiszer et l'entreprise d'agencement Barem, la scénographie de l'exposition s'est appuyée en priorité sur les ressources existantes du musée.

Elle mobilise ainsi 80 modules semi-pérennes, représentant 208 mètres linéaires de murs, qui constituent depuis 2023 le parc de scénographie du musée et sont destinés à être réutilisés au fil des expositions.

Cette démarche est complétée par le réemploi d'éléments issus de scénographies antérieures. À l'issue de l'exposition, le démontage des mobiliers est organisé en vue de leur réemploi.

Le musée intègre également les enjeux environnementaux dans ses pratiques de transport et de régie, en privilégiant notamment la mutualisation des transports et le réemploi des matériaux et équipements existants.

COMMISSARIAT

Commissaire

Steve Bourget, responsable de collections Amériques, musée du quai Branly – Jacques Chirac

Assisté de Quentin Ehrmann-Curat, chercheur postdoctoral, département de la recherche et de l'enseignement, musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris

Commissaire associée

Nika Collison, directrice du Haida Gwaii Museum, Haida Gwaii, Canada

Conseillers scientifiques

Steven Hooper, directeur, Sainsbury Research Unit for the Arts of Africa, Oceania & the Americas, University of East Anglia, Norwich, Royaume-Uni

Marie Mauzé, directrice de recherche émérite, Laboratoire d'anthropologie sociale, CNRS, EHESS, Collège de France, Paris

Paz Nuñez-Regueiro, responsable de l'unité patrimoniale des collections Amériques, musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris

Leandro Varison, directeur adjoint, département de la recherche et de l'enseignement, musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris

Avec le soutien du Centre Culturel Canadien à Paris et celui de l'Institut français du Canada

INFORMATIONS PRATIQUES

Premières Nations. Arts et cultures du Nord-Ouest de l'Amérique
Du 29 septembre 2026 au 17 janvier 2027
Exposition temporaire / Galerie Jardin

musée du quai Branly – Jacques Chirac
37 quai Jacques Chirac, 206 et 218 rue de l'Université
75007 Paris
T. 01 56 61 70 00

Visuels disponibles pour la presse : accès fourni sur demande

www.quaibranly.fr

Suivez l'actualité du musée sur :

Horaires d'ouverture du musée
Mardi, mercredi, vendredi, samedi et dimanche de 10h30 à 19h.
Nocturne le jeudi jusqu'à 22h.
Fermeture hebdomadaire le lundi en dehors des vacances scolaires.

CONTACTS PRESSE

Exposition et événements
Claudine Colin Communication – Finn Partners
Alexandre Holin
alexandre.holin@finnpartners.com
Julie Camdessus
julie.camdessus@finnpartners.com
T. 01 42 72 60 01

Concerts et spectacles
Pierre Laporte Communication
Laurence Vaugeois et Christine Delterme
mqb@pierre-laporte.com
T. 01 45 23 14 14

musée du quai Branly – Jacques Chirac
presse@quaibranly.fr

Direction de la communication du musée
Myriam Simonneaux
Directrice de la communication
myriam.simonneaux@quaibranly.fr

Lucie Cazassus
Adjointe à la directrice de la communication
Responsable des relations médias
lucie.cazassus@quaibranly.fr

Christel Moretto
Chargée des relations médias
christel.moretto@quaibranly.fr

Serena Nisti
Chargée des relations médias
Serena.nisti@quaibranly.fr